

28 OCTOBRE 1965

# DE toutes LES COULEURS

PAR PIERRE MAZARS

Une statue  
en filigrane

Contre les  
peintres-greffiers

Bonnard  
et le jaune

Encore la crise  
des  
conservateurs



ARBUS DEVANT LE BUSTE DE PIERRE BERTIN

On aime à exposer les artistes trois par trois, au musée Galliera, et on a raison. On aime à présenter l'œuvre d'un sculpteur auprès de celle d'un peintre, et voilà des années qu'André Chamson, quand il était conservateur des musées de la Ville de Paris, avait eu l'initiative de ces confrontations.

Deux tapisseries et un sculpteur, Picart le Doux, Marc Saint-Saëns et André Arbus, sont accueillis, cette semaine, dans les salles de la rue Pierre-I<sup>er</sup>-de-Serbie, par M. René Héron de Villefosse. Trois artistes de la même génération, puisque nés en 1902 et 1903, Arbus et Saint-Saëns, de surcroît, sont Toulousains, ce qui explique leur goût pour les formes pleines. L'art de la statuaire a fait de meilleurs adeptes que la peinture dans les plaines de la Haute-Garonne et les figures de rugbymen de Saint-Saëns, qui ont servi de motif à deux de ses récentes tapisseries, s'imposent dans l'espace avec la force d'une sculpture. Saint-Saëns, le premier peut-être dans l'art de la tapisserie, a introduit l'humour dans ses compositions. Les cartons qu'il a dessinés pour la Casa Velasquez ont pour modèles Velasquez, Gongora, le Greco et Quenado, mais un pinceau sarcastique (je ne dis pas irrévérencieux) a arraché ces personnages à la solennité des hommes illustres. Il a suffi d'un bino-

n'est d'usage, d'une barbiche aux poils hérissés.

Les tapisseries contemporains ont longtemps travaillé dans le sillage de Lurçat, mais les œuvres récentes exposées à Galliera sont la preuve que cette influence a été décanter. Picart le Doux, en évoquant Venise, semble avoir trouvé son style.

Quant à André Arbus, ce qui frappe dans ses bustes, ce n'est pas seulement la ressemblance. Le sculpteur a su restituer le port de tête de son modèle et ce port de tête est tellement significatif que l'on imagine et devine le corps tout entier où est posée cette tête. Il s'ensuit, en filigrane, une sorte de statue imaginaire qui se dessine dans l'espace, massive ou bien désinvolte, sautillante ou inébranlable. C'est là une étonnante performance.

Ne nous le dissimulons pas : des peintres comme Bazaine, Veira da Silva ou Poliakov paraissent encore à certains des abstraits difficiles. Mais imaginons qu'un de ces amateurs de tradition sorte du tohu-bohu de la Biennale, de ses jeux forains et de ses fantasmagories ; qu'il franchisse les cinquante mètres qui le séparent du musée national d'Art moderne, où l'on présente une rétrospective de l'œuvre de Bazaine : il aura la sensation de pénétrer dans un univers harmo-

nieux, respectueux de la nature, évoquant le rythme des saisons, les couleurs et la matière des quatre éléments. Bernard Dorival, en présentant l'exposition, définit très justement la démarche du peintre : « Il ne s'agit pas d'enregistrer, comme un greffier, mais, comme un musicien, d'élaborer une construction parallèle, un écho, une correspondance. »

Bazaine, à ses débuts, fut encouragé par Bonnard, à qui Annette Vaillant consacre un livre intelligent aux Editions Ides et Calendes. Bonnard disait à la fin de sa vie : « Je commence seulement à comprendre, et il faudrait tout recommencer. »

Sans doute, de pareils « mots » sont à l'origine de bien des malentendus. Un centimètre carré de Monet fait aujourd'hui entrer en transe certains fanatiques de la matière et le petit pan de mur jaune exalté par Bergotte suffit aujourd'hui à composer tout un tableau. Mais Annette Vaillant rapporte de sages propos de Bonnard. C'était devant une toile où la mer était peinte en jaune.

— Il y a trop de jaune ! protesta quelqu'un.

— Du jaune ? On n'en met jamais assez, répondit Bonnard.

Voilà de quoi river leur clou aux greffiers de la peinture.

M. Bernard Dorival succède à M. Jean Cassou à la direction du

musée national d'Art moderne. Un de nos confrères du soir, qui annonce la nouvelle, ajoute avec raison : « Le musée d'Art moderne, qui comptait trois conservateurs à sa tête, aurait en réalité besoin de dix conservateurs de formations différentes : questions administratives, relations publiques, organisations d'expositions, etc. »

Or, après le départ de M. Cassou et celui d'un de ses adjoints, il ne reste qu'un conservateur au musée d'Art moderne.

Comme je m'étonnais, l'autre soir, que tant de fauteuils restassent vides au Louvre, à Montauban et ailleurs, un conservateur de musée qui m'écoutait tira de son portefeuille une bande de papier :

— Regardez ma feuille de paie. L'explication, la voilà !

Pour les gardiens comme pour le personnel scientifique, le problème des crédits reste la clef. On n'a pas compris encore en France que des milliers de touristes ne viennent chez nous que pour voir des musées, et des musées bien tenus. Elle est révolue l'époque de l'artiste peintre ou du riche amateur dont l'unique souci était de passer au « vernis chef-d'œuvre » les toiles de Meissonier dans les salles désertes dont il avait la garde.

Pierre Mazars.